

Jean-Yves Cadoret

DANS L'ESTUAIRE THOMAS

précédé de QUAI DUR

(extraits)

Mis en ligne le 27 octobre 2014
Dernière modification le 14 décembre 2023

QUAI DUR

Je rêve d'un quai dur que fouettent d'haletants espoirs

Louis Chadourne, *Le cri*

VERS ANCIENS
POUR LE PREMIER MAI A MOLENE

les galets s'éboulent
avec un bruit de baiser
travail de la mer

fulmars sur le port
l'enfant au sommeil de plume
traverse les mers

vivre solitude
du sable où se perd la mer
rêves fourvoyés

LE NEUVIEME AUTOMNE

pour Henri Girard

la peau morte se perd en elle-même
cendre
 trou blanc

nulle caresse
n'avivera les plaies de l'été
nulle île
 (où tramer
la gaze des parmélie et des cris d'oiseaux)
nulle parole

le feu
 les dieux
fuient

nu
 exsangue
je pénètre dans une longue saison minérale
entre mes doigts les jours pareils vont couler
que j'oublierai
(j'oublierai jusqu'au scintillement du mot pareil)

la nuit braille
déjà gagne

au flanc du silence
meurent les couleurs

GRÊLE DU TEMPS

*Here in this ornamental winter
Down pelts the naked weather*
Dylan Thomas

dans le journal-grand livre
glacé à cœur
brille une étoile bleue

un printemps s'avance
que ne vainquent pas
les tempêtes de mars

la grêle du temps dénude
allège
la jeunesse massive

DANS L'ESTUAIRE THOMAS

Cette partie du recueil a été publiée par les [éditions Citadel Road](#)
en mai 2022.

Ne sont ici reproduits que le texte envoyé à Emmanuelle Le Cam,
l'éditrice, à l'occasion du bon à tirer, et la recension qu'en fit
Jean-Marie Corbusier pour *le Journal des Poètes*.

L'AVION DE 22h30
(Lettre à Emmanuelle Le Cam, éditrice)

(et les grillons
l'avion
de 22h30)

Chère Emmanuelle,

Ainsi donc vous avez trouvé ces trois vers « beaucoup moins convaincants que le reste du poème ». Il y a bien là en effet une rupture de registre (comme pour les deux autres parenthèses, sans quoi les signes typographiques qu'elles tracent seraient évidemment superflus) : on sort de la langue soutenue du poème pour entrer dans celle du quotidien, voire du trivial. Cette rupture n'est pas innocente, je la tiens même pour consubstantielle au poème – et je m'en explique.

Là est le temple est le texte le plus ancien de *Dans l'estuaire Thomas*. Je l'ai écrit en 1989 (j'avais quarante ans) après quinze années d'écrits brefs, raclés jusqu'à l'os, un peu à la façon, pour le dire rapidement, d'André du Bouchet. Une sélection de ces écrits constituait la section inaugurale, intitulée « Quai dur », que nous avons décidé d'un commun accord d'exclure de *l'estuaire* – poèmes d'amont, rocailleux, farouches, qui préparaient mais ne disaient pas le « grand pays » de la vie que j'ambitionnais d'embrasser dans le recueil.

Il correspond donc dans mon parcours d'écriture à un retour aux formes longues. A la façon d'un peintre retrouvant l'ampleur du geste après n'avoir longtemps traqué que la lumière, je ré-ouvrais la porte au souffle et au chant. Il ne s'agissait plus seulement de fixer dans les mots, de la façon la plus juste possible, un instant de présence au monde, mais de faire corps avec ma langue dans la durée. Je trouvai quelque temps plus tard chez Maurice Blanchard (qui n'est pas sans raison convoqué en exergue de *l'estuaire*), dans son journal à la date du 6 avril 1943, la formulation exacte de ce que je ressentais alors confusément : « J'ai lu que la poésie était la cristallisation d'un instant, de quelque chose qui passe, un *instantané*. On cueille une émotion au passage et on fixe le cadavre sur une vitre, comme un collectionneur de papillons. Alors, je n'ai jamais écrit de poésie, car je vois dans chacun de mes poèmes l'histoire de ma vie. Ce n'est pas un instant que je saisis, c'est toute ma durée. »

Cette inscription du corps dans la langue passe par le désir de l'autre – sans majuscule, au sens le plus large possible : là est le temple [de la poésie]. Sous la forme d'un *récit*, linéaire, celui d'une soirée d'été sur la terrasse de la maison, ouverte comme un livre sur la vallée du Jet, le poème raconte le *chemin* qui mène du point à la ligne d'horizon, de l'instant d'éveil au désir vital inscrit dans la durée, de l'aplat de couleur « où viennent échouer les mots » au flux de paroles qui s'échangent « dans la confiance ».

Rien d'abord, dans la première section, que l'abstraction étouffante d'une couleur sans objet, d'où finit par surgir, section II, dans les derniers rayons de lumière à l'est, un arbre qui enclenche la rêverie, un arbre qui fait images – y compris, et ce n'est pas neutre, des images pauvres, des clichés (la Baie d'Along de la première

parenthèse). Puis la nuit, section III, éteint l'œil extérieur, réveille tous les autres sens et exacerbe l'œil intérieur qu'appelait l'arbre-antéfixe. Souvenirs d'anciennes amours, fantômes - *on invente Lilith, mais dans une pluie d'étoiles*, etc... c'est-à-dire sans qu'on soit dissocié de la réalité concrète de l'instant vécu, et c'est à ce moment précis que passe l'avion de 22h30, dans son approche de l'aéroport de Pluguffan (à cette époque, je rentrais souvent de Paris le soir par cet avion).

Il était bien là, le lourd avion de 22h30, et il n'était en rien l'image poétique d'un oiseau ou d'un rêve de voyage (il se permettait même, l'iconoclaste, de casser un alexandrin en trois morceaux !). Dans mon ancienne manière de « Quai dur », il n'aurait jamais forcé la carapace du poème, mais ce soir-là mon poème était accueillant – était vivant d'accueillir - et son évidence s'est imposée. Comme si ma langue avait eu besoin de ce recours, provisoire mais nécessaire, à un registre *commun* pour trouver sa plénitude. Ce registre allait d'ailleurs s'imposer une dernière fois avant la chute du poème avec la sentimentalité prêtée aux peupliers, façon tabloïd ou, comme on disait avant, littérature pour midinettes – transposant en poésie l'acte de Gauguin métamorphosant les boucles d'oreilles des Marquisiennes en un enclos séparant le profane du sacré, peut-être même, du moins est-ce ce que j'y avais vu en découvrant le tableau, en un Styx entre la vie d'ici et la « vraie vie » qui pointe aux doigts de la main qui écrit.



Il fallait cette parenthèse-barrière pour que mesure soit prise du projet du poème, et que soit anticipée la moralité de la fable : on ne vit que dans le regard de l'autre. Le poème qui tente de dire cela fait feu de tout bois.

Jean-Yves Cadoret, le 21 avril 2022

NOTE DE LECTURE
DE JEAN-MARIE CORBUSIER
(*Le Journal des Poètes*, 2022/4)

Jean-Yves Cadoret nous présente un monde où chaque chose est en relation avec les autres, il y a des échanges, des correspondances, toute une nature en mouvement, le tout dans le cercle des mots et des images parfois surprenantes, voire inquiétantes. Monde de l'ordre où chaque chose à sa place nous renvoie à la multiplicité terrestre, où *les grillons* et *l'avion de 22h30* se côtoient. *Le blanc* et *la blancheur* souvent répétés, associés au *cabier du vent d'est*, nous indiquent les directions de la parole qui peut parfois se soulever, assurer son autonomie et dépasser les *repères* de la logique convenue. Après la lecture du *Bateau blanc*, on ne peut s'empêcher de penser à la baleine blanche, ce désir de détachement pour affronter l'infini, vivre une aventure hors du commun : retrouver *la jeunesse / sans cesse renaissant / des mauvais sommeils*. Mais l'aventure tourne court, on *relâche / au désert*. Dans *Bateau feu*, bateau sang, *écorché* où quelques lueurs, quelques appels de vie mettent un peu de baume au cœur du *voyageur*. Qu'attendre du *Bateau de servitude*, comment se dégager de ce marasme, du *cercle d'ombre* pour arriver aux *navires / fabricants d'espace et de signes*.

Dans ces visions qui s'enchaînent *sous l'arche de la soif*, l'esprit demeure en alerte à saisir un sens qui parfois nous dépasse et frappe notre imagination. La parole se demande en *quelle langue* elle doit se prononcer. Ce recueil non paginé, sans ponctuation, sans majuscule, excepté les noms propres, se présente comme un ensemble d'un seul souffle, d'une seule tenue. Et pourtant chaque vers ou groupe de vers peuvent se lire séparément tout autant que rapportés à l'ensemble.

L'espace intime s'est fait espace anonyme. Nous ne sommes ni dans le simple ni dans le banal, la voix nous porte vers la recherche d'un espace habitable par-delà toutes les douleurs humaines, toutes les peurs, toutes les formes de résistance où l'auteur lui-même finit par s'absenter, laissant le lecteur seul face à ses mots devenus les nôtres, incompréhensibles parfois. Univers de présences diverses qui n'est en fait qu'une vaste solitude où l'individu peine à trouver sa place comme si une partie de soi disparaissait au profit d'un monde de l'inquiétude dans la présence qu'il affirme. Le réel concret devient subjectif, la réponse est au-delà des mots. L'intimité de la langue est bousculée et pourtant elle porte sur un monde qui au lieu de se replier, s'ouvre, mais parfois on se demande sur quoi, un débordement peut-être, une intimité insoupçonnée que l'on s'approprie. Poésie entre attrait et rejet, une voix inconnue appelle qui force à l'écoute car elle est réfraction, modification de l'orientation. Qui parle ici sinon la voix du monde détachée de toutes embuches, cherchant une pureté qui nous dépasse.

REPERES

QUAI DUR*

<i>près des larmes</i>	Juin 1976
PROJET VERT	Juillet 1976
<i>la terre colle aux mains</i>	Octobre 1979
<i>trouver réponse aux eaux grises</i>	Décembre 1979
VERS ANCIENS POUR LE PREMIER MAI A MOLENE	Mai 1982
PENHORS	Octobre 1983
LE NEUVIEME AUTOMNE	Septembre 1985
PLACE DES SABLES	Septembre 1988
VOL RETARDE	Septembre 1989
GRÊLE DU TEMPS	Mars 1990
KERDALLE	Septembre 1993

DANS L'ESTUAIRE THOMAS

<i>Les navires...</i>	
BATEAU BLANC	Avril 1995
BATEAU-FEU	Novembre 1992
BATEAU DE SERVITUDE	Janvier 1999
<i>Un grand pays...</i>	
LA EST LE TEMPLE*	Juin 1989
VENT D'EST	Avril 1997
DANS L'ESTUAIRE THOMAS	Septembre 1995
LE COMMENCEMENT EST UN SILENCE*	Juin 1999

**Là est le temple* a été publié dans la revue *Spered Gouez* n°29 en octobre 2023

Le commencement est un silence a été publié sur le blog de la revue *Dièrèse* (D. Martinez) en novembre 2023

Les onze poèmes de *Quai dur* ont été publiés dans *le Journal des Poètes* en décembre 2023